

Nathalie Beaudoin

Insidieusement

Fiction



Dans la collection *Fiction*

Germinata

Olivier Fournout

ISBN 978-2-37662-012-9

Les Livres

Stéphane Crozat

ISBN 978-2-37662-051-8

Mikrodystopies

François Houste

ISBN 978-2-37662-011-2

Chez le même éditeur

Un démocrate

Une pièce de Julie Timmerman

Suivie du dossier

Edward Bernays, petit prince de la propagande

ISBN 978-2-37662-000-6

Catalogue complet : <https://cfeditions.com>

ISBN 978-2-37662-069-3

Collection *Fiction* – ISSN 2739-5618

L'ouvrage est publié sous licence édition équitable

(<https://edition-equitable.org>)

C&F éditions, septembre 2023

35C rue des Rosiers – 14000 Caen

Insidieusement

NATHALIE BEAUDOIN

Fiction
C&F éditions
2023



Nathalie Beaudoin ne vit pas sur un rocher battu par les vents et les marées pour rien : elle aime scruter les traces de tout ce qui fait vie dans l'art – dont le rapport dialectique au tragique.

Elle fait de son écriture une invocation à la puissance sensorielle du monde, de ce que l'on y reconnaît et de ce qu'on y remet en jeu.

Sa femme le regarde des gradins. Il est sur le court de tennis. Pleine force de la jeunesse. Une puissance ludique et une exultation dans le service. Quelques gouttes de transpiration qu'il écarte d'un geste rapide, en attendant le retour. Un ressort lorsqu'il court et se replace, aisément.

Et elle le voit, frappé en plein saut lors de sa frappe. Il retombe sur ses pieds. Incompréhension dans ses yeux qui s'agrandissent. Une seconde. Un torrent de sueur lui dévale le front, des rigoles sur son torse, ses jambes.

Il vrille, chavire, et s'abat de tout son long sur le ventre. Un trou dans le dos, de la forme d'un savon noir. Pas de sang, c'est net. Juste une béance.

Les brancards sont déjà là, qui l'emmènent.



Il est dans la salle de bains. Déjà pelotonnée au lit, elle l'attend. Il arrive, elle vient de le lui entendre dire.

À nouveau, elle s'ouvre à l'amour. Elle s'en rend compte, depuis qu'elle l'a rencontré. Comme elle vient de se rendre

compte qu'elle n'a peut-être jamais aimé. Si, sûrement, mais pas de cette façon-là. L'amour doit être protéiforme, c'est ce qu'elle se dit. Elle a accepté de se laisser toucher. Une lutte contre elle-même pour ça. Il l'a beaucoup attendue, avec patience. Il s'est imbriqué doucement dans sa vie, dans ses fibres. Il est à côté. Elle se retourne dans le lit, la tête enfouie dans leurs deux oreillers pour sourire, pudeur et joie.

Il n'arrive pas. Elle se lève. L'eau coule encore.

Il est de guingois, la tête dans le lavabo, un bras ballant, la brosse à dents dans la vasque, près de son visage. Une position improbable, les yeux ouverts. Un trou dans la gorge lorsqu'elle tente de le retourner, bien net, bien rond, dont ne sort aucune goutte de sang. Comme le manque d'une partie d'anatomie, au niveau de la pomme d'Adam.

Elle ne ressent rien encore. C'est tellement insolite. Ça ne peut pas exister.



À l'aéroport. On pourrait dire un bel homme, cinquantaine. Raffiné, sûr de soi, argent, représentation, séduction. Un mode d'être.

Il a récupéré ses affaires après les rayons x. Sacoche en cuir lisse pour l'ordinateur. Il remet sa ceinture, sa montre, mécanisme à mouvement perpétuel, marques de luxe, clichés. Il plaît, le sait, elle le sent quand il se retourne vers elle et lui sourit. Il sait être féminin, elle n'en doute pas, genre d'homme à côté duquel on devient guimauve languide.

Il passe le portique. Foudroyé. Il tombe en arrière, sur le dos, la bouche ouverte. Non, pas ouverte, juste un trou. Pas de sang, pas de bouche. C'est ridicule. Le baiser du destin, passé comme un souffle. C'est ce qu'elle pense. Ça ne devrait pas advenir comme ça, ça ne colle pas.

Affolement tout autour, on escamote le corps précipitamment, les passagers ne doivent pas voir.

⊙

Dans le désert. Un char avec un drapeau noir au bout d'une perche, sous le soleil qui tremble. Il grossit à vue d'œil.

Ce n'est pas une perche ; une silhouette floue qui brandit un fusil, et le drapeau.

Elle se détourne, se penche sous le palmier pour puiser l'eau. Quelques gouttes sèchent aussitôt sur ses pieds nus.

Elle entend maintenant le moteur. Elle ne s'y fait pas ; c'est un chameau qui devrait venir boire, un char n'a rien à faire là. D'ailleurs, elle l'entend renâcler. Elle replace son voile sur son visage pour regarder en biais.

L'engin fait des écarts, hoquette. Une salve de mitraille. Instinctivement elle se baisse. Ça n'a aucun sens, elle pense encore à une démonstration guerrière tribale. Toujours les mêmes, les armes changent. Il zigzague, elle hésite, ne sait de quel côté du palmier se placer pour ne pas avoir à voir, et repartir.

Elle n'a pas à se déplacer, il s'échoue dans le sable, plus rien ne bouge. Elle lâche son voile, replace sa calebasse pleine sur sa tête, s'approche. L'homme est figé, droit debout contre la

trappe ouverte de la tourelle. Son bras droit brandit toujours le fusil, sa main gauche posée sur l'habitacle tient le drapeau. Elle est dans le bon axe par rapport au corps. Mais la main est seule, il manque l'avant-bras.

Elle regarde tout autour, interloquée. Pas de traces d'impact, pas de sang. Elle ne comprend pas, ne grimpe pas non plus pour vérifier l'état du conducteur.

Elle se retourne, personne, et repart au village.

Des fuites ont eu lieu, on ne sait par quel biais. Une flambée sur les réseaux sociaux.

Le commissaire Labordure est envahi. Réfléchir. Ce sont des pièces du puzzle à mettre en place, il faut raison garder... et la distance. Reprendre, encore. Un mal mystérieux a atteint ces gens. Des hommes surtout, sans discrimination. Une nappe stagnante au-dessus d'eux, qui frappe ici ou là, comme un débordement momentané. C'est inique, sans explication. Il y avait, et il n'y a plus. C'est aussi froid qu'une soustraction.

Très peu de battage dans les médias. Juste pour dire que toutes les conjectures sont envisagées, aucune d'elles n'étant d'ailleurs développée. Ça suscite une agitation frénétique sur les réseaux, et des débats houleux dans les conversations ; ça frappe les esprits autant que les morts. Une cacophonie d'affirmations, toutes plus farfelues les unes que les autres. Un faisceau d'hypothèses créant de la violence, plus encore que le mal dont il s'agit qui lui, reste éparé. Mais l'angoisse du possible est sournoise et pernicieuse.

La pression est forte sur la cellule de crise policière pour trouver les coupables, tout en gardant un œil sur les réseaux

sociaux. Il faut maintenir une double tension ; à moins que les actes ne soient la conséquence de tout ce discours proliférant. C'est ce que pense Labordure. Non, ce serait délirant, il y a eu un acte primordial.

L'attentat, le meurtre, l'épidémie, sont des soustractions injustes ; mais dans l'explication rétrospective, il y a addition. Celle des tentatives de liaison des causes et des effets pour s'accrocher à un fil. C'est un tissage de discours, une trame préhensile qui domine, dans laquelle même un passage à l'acte désinhibé ou la propagation d'un virus trouve sa place. On a besoin d'addition. Que tout soit à sa place. Toute l'énergie dépensée dans les explications quadrille l'espace d'une somme d'additions. C'est ce qu'il pense.

Mais là, le langage est inopérant. Il y a un arrêt, comme un bras resté en l'air, aussi insupportable qu'un mouvement chorégraphique dont l'intention reste inachevée.

C'est un auto-engendrement sériel de quelque chose, comme une matière noire qui se dérobo.

Autre chose se joue, et ça nous regarde, parce que ça nous menace. Il faut changer l'angle de perception ; on n'est pas dans un phénomène de causalité. Se décentrer pour envisager une nouvelle façon d'aborder les pistes, avec hauteur pour comprendre ce qui échappe.

Le commissaire en est là de ses réflexions. Autant dire bien peu.

Paul vient de poser son vélo contre les traverses en bois de la clôture. Il fait glisser la baie vitrée, salue Tirsias, lui dit que sa femme et son fils dorment encore. Le chien Kynos l'accueille. Il prend le mug que son voisin lui tend.

— C'est calme, ce matin !

Ils écoutent l'égouttement d'une ondée de printemps, légère et fine, juste suffisante pour révéler une constellation de toiles d'araignées dans les brins d'herbes.

— Ça ne va pas durer...

Tirsias opine. Ils sortent le second vélo de la remise.

Ils empruntent des chemins caillouteux qui deviennent sablonneux quand ils approchent de la mer. Le chien adopte parfois un trotinement nonchalant et se laisse distancer. Son maître sourit, sentant le plaisir canin du galop qui s'ensuit pour les rattraper.

Ils laissent les vélos en bordure d'un champ, poursuivent à pied jusqu'aux dunes. C'est l'heure très matinale où les lapins pullulent et détaient devant le chien qui furète. Tirsias le siffle pour qu'il ne débusque pas les fauvettes.

Kynos obtempère, le temps qu'ils traversent les herbus pour atteindre le replat grisâtre, craquelé et désertique.

— La mer est en train de remonter.

— Presque un mirage, opine Tirsias.

C'est vaste, nu et lunaire. Une beauté de la désolation.

Le chercheur aime ces quêtes avec Paul, agriculteur taiseux à la forte présence terrienne et posée. La couche sèche de tangué cède sous leurs pieds. À la pointe du croissant que forme la baie, le sol devient limoneux. Un croisement sédimentaire riche de constituants organiques et minéraux. Une combinaison harmonieuse et précieuse, parfaite pour amender la terre du potager. Tirsias s'accroupit, en prend une poignée douce et poudreuse, subtile caresse lorsqu'il l'égrène.

— On reviendra avec le tracteur pour en prélever deux mètres cubes en fin d'après-midi.

Ils rebroussement chemin pour reprendre les vélos et passent par la forêt. L'odeur y est chaleureuse et humide, lourde des effluves gluantes de champignons, légèrement acidulée. Les bruits sont mats.

Ils s'arrêtent au coteau. Paul a promis à sa femme de lui rapporter de l'argile rouge pour ses sculptures. Il décroche sa pelle arrimée au cadre. D'un mouvement précis, il en tranche un cube. Le chercheur le dégage. La terre est fraîche et meuble sous ses paumes. Ses doigts s'enfoncent dans la substance gorgée d'eau. Il la modèle en motte lisse, comprend le plaisir charnel de Maude. Il la dépose dans un cabas.

Paul va faire un détour par le village pour rapporter un croissant à sa femme et au petit pour leur réveil.

Comment écrire sur le vide abyssal de la pensée, le rien par des mots ? Quoi d'autre qu'une page blanche pour parler de ce degré zéro ? En peinture, c'est déjà fait, mais par l'écriture ?

À moins d'écrire le mode du pur perceptif, sans lyrisme ; l'écriture du constat. Rendre compte d'un personnage en creux, sans la cohésion de la pensée. Le lier à la pauvreté du langage, certainement. Vie végétative, sans stimulus.

Qu'est-ce qui se meut dans ce cas ? Un enchaînement d'actes, balayage pulsionnel qui répond aux désirs immédiats ? Manger, déféquer, produire de l'énergie, un surplus qui entraîne une dépense libidinale pour ramener à l'équilibre ; parade érotique, accouplement, procréation, sélection naturelle, éjection des organismes affaiblis. Ça ressemblerait à ça peut-être, le vide de la pensée, la page où il ne se passe rien d'autre que ce balayage.

Difficile à dire sans mettre en mouvement un projet. C'est libidinal aussi, la mise en mouvement. Désir, assouvissement sans castration, c'est sans doute ce qu'il y a à attendre ; faute de quoi la castration entraîne la violence, contre les autres ; contre soi. Il y a un « donc » dans le désir libidinal inassouvi.

L'écriture relève finalement du même principe. Pour quoi faire ? La lettre a-t-elle fait évoluer l'humain ? Et puis en quoi consiste cette évolution, si ce n'est vers l'harmonie ?

D'ailleurs, en quoi consiste cette harmonie ? Une absence de puissance, de pouvoir. Une utopie ?

Ça ne devrait pas, avec le langage comme médium. Le verbe poli et policé pour une douceur du phrasé, contre l'aridité. Ça devrait être ça, la raison cellulaire et sociale. L'écriture réceptacle et dispensatrice, soyeuse liaison et semence, dans un clan qui pare aux agressions. Comme la Terre à l'état d'équilibre. Âge d'or qui n'a eu lieu que dans les mythes...

Cassandra soupire, le stylo en l'air.

Elle le vit pourtant ; ailleurs que dans le langage.

C'est un flux qui lui parcourt le corps, une onde qui envahit toutes ses cellules, une pure contemplation de l'esprit qui est mouvement. L'esprit se contemple sans images, sans mots, flux et reflux de formes, de couleurs, principes de tous les mouvements intérieurs de peurs qui se dissolvent, l'esprit qui forme ses formes, morphê, se déforme, morphose, s'élargit, puissance de création avant les images, avant le langage, pure sensation de la spatialisation désatialisée, irradiante. Liaison intime par toutes les parcelles de son corps aux particules de l'univers, ça bouge, c'est fluide, bleu, jaune, couleurs qui n'en sont pas, visualisation du mouvement par des flux colorés, intensité, rouge, par une résonance. Ça bruisse. Un accord, une musicalité. Une perte de contours, une exultation de joie. L'énergie. Une traversée, fulgurante et

douce, l'ubiquité, la pensée élargie à la perception de l'univers. Comment nommer ? Un vent solaire. Une mystique ? La grâce ? La foi ? Dieu ? Vocables réducteurs. Vocables de l'esprit déjà asservi à la réponse, quand ce qu'il y a n'est que sensation de libération des formes, des limites, du corps ; perception de pure corporéité, pourtant, qui s'inscrit et se désire ; c'est sexué et ça ne l'est pas.

Expérience de l'ultime liberté que cette sensation d'appartenance à l'aura du monde, par l'intégration du lointain au plus intime de la cellule. Résolution des paradoxes, intérieur-extérieur, là-là-bas, maintenant-origine, où rien de la pensée n'a cours, comme une expérience de l'éternité. Une inscription physique oubliée qui se donne tout à coup. Une mémoire.

En sortir avec cette joie de la libération qui teinte tout. Tout est possible : une toute-puissance sans pouvoir. Liaison. Harmonie. Expression de jouissance.

Elle souhaiterait réactiver ce lieu où la spéculation serait pure contemplation.

La métaphysique comme flux charnel par l'esprit qui se dilate. Le langage n'y peut pas grand-chose.

C'est ce qu'elle se dit, en mordillant son stylo.

C'est comme un autre temps, celui de l'amour. Tout se double et se trouble.

Une relation amoureuse peut procurer cette spéculation. Un espace de déploiement de l'altérité, pour une convergence des sensations ; une compensation de la mélancolie originelle de la perte, celle de la fusion, de la protection ; un espace de divergence qui permet de se renouer.

Nostalgie de l'érotisation, du jaillissement, de la perte de contrôle, même si l'inquiétude s'y invite aussi. La rencontre qui crée la surprise. Jaillissement, prisme et facette ; luxure. Du lustre temporaire. C'est une trace, comme un monde qui s'apaise. Est-ce à dire que tout devient grisaille ?

Peut-être faut-il accepter la grisaille de l'impermanence ? De ternes vitreaux comme norme. Oui, même le verre dégouline. Il est liquide, quoiqu'on ne le perçoive pas à l'échelle humaine. Il met des millénaires à s'écouler, paraît-il. Peut-être faut-il attendre de la douceur sans éclat, une résonance des flux, sans intensité. Juste une douce mémoire. N'est-ce pas cette douceur-là qu'il s'agit de préserver ? Quand le flux émotif se calme. Un écoulement aisé, l'eau d'une rivière qui se déverserait dans un lac.

L'écriture est quasiment du même ressort. Comment faire vivre ce mouvement, pour que du jaillissement, ça s'apaise, se travaille et se construise ?

Accepter le temps du rêve éveillé, se laisser imaginer et surgir. C'est possible quand il n'y a pas de contrainte. Gratuité, contemplation et rêve. Se laisser ce temps-là pour que la Lettre se détache, prenne son autonomie. Retrouver de l'auto-érotisation par l'écriture et s'étonner. Ce n'est peut-être que cela dont il s'agit.

Cassandre en est là, et sourit de son inanité.

Le président de l'institut en personne a appelé Tirsias ce matin, trop tôt, pour lui demander un bref retour ce soir sur ce qu'il pense. De toute façon, il a passé une nuit d'insomnie. De plus en plus souvent, d'ailleurs, en raison de son intranquillité. Il aurait aimé ne pas la communiquer à ses étudiants – statut de chercheur oblige – pour leur proposer des pistes, des possibles, des issues ; leur dispenser les graminées de toute son attention. Il n'y arrive plus, raison pour laquelle il s'est retiré dans les terres. Il a eu un court répit au petit-déjeuner en écoutant un quatuor de Mozart.

Bleu immaculé à perte d'horizon. Il est habitué à l'avion mais ne s'y fait pas. Il regarde les écharpes nuageuses sous l'éclat froid de l'acier. Comment échapper à ce qui est en marche inexorablement ? Changer la logique du marché sur le vivant ? Il n'y croit plus, alors qu'il s'est engagé sa vie durant pour cette cause.

Le vivant. Un accident de l'univers qui ne cesse de se former, de se transformer. Un ensemencement avait eu lieu par les vents cosmiques, les stades de la matière. Une infime probabilité qu'il y eût germination. Et germination il y eut.

L'univers ni mâle ni femelle, transgenre qui s'était spécialisé. Quel émerveillement devant la constance du vivant à l'être, à se subdiviser, à s'adapter : une intelligence inter-règne, depuis la cellule de base jusqu'aux organismes les plus complexes.

Il ferme les yeux, mal à l'aise à la pensée de la traînée de kérosène dans le sillage. Il sait pourquoi il est devenu chercheur : une excuse au nom de ses semblables pour avoir bafoué ce qui de naturel devait être sacré. L'esprit ne pouvait obéir à ses propres lois. Il tapote le bras du fauteuil. Outrecuidance saisissante de l'humain. La vocation de la loi ne devait-elle pas être la protection ? Et pourtant, loi du marché, vaste dévoiement à vouloir profiter : un pillage sans don en retour.

Brevets sur le vivant, marchandisation, logique capitaliste mortifère dont la finance était l'ultime étape ; observations, probabilités, explications. Ratios, théories, modélisations. Explication par l'autorégulation. Un grand corps constitué de cellules, de milliers de cellules qui spéculent. Court terme, rapidité, action-réaction-action. Des actes que le grand corps n'a pas le temps d'ingérer. Et le bug. Aussi irrationnel que l'inconscient. Une erreur dans la modélisation. La logique était inopérante.

La nature est mieux faite, c'est ce qu'il se dit, dans la lutte constante d'autorégulation en recherche d'équilibre pour le vivant, pas pour la mort. Rien qui ne meure vraiment, tout se transforme. Le rien n'existe pas. C'est l'humain qui le sème, du haut de son matérialiste credo.

L'inconscience des hommes ! La guerre était la seule réponse au désir d'expansion, épilogue aux déséquilibres depuis trente siècles. Archaïsme de violence, vision sclérosée, aucune technologie n'y pouvait rien.

La nature fait décidément mieux. Ça s'adapte vers l'organisation pour survivre. L'humain inverse les représentations : la survie est une sous-vie sociale. Ce que l'homme estime être la vie est une sur-vie qui s'épuise et épuise, comme une plaie infectée.

Aucune régulation ne réussit à s'élaborer pour respecter les règnes et les lentes productions de la Terre ; les communautés humaines, quelles qu'en soient les logiques et le droit, ne parlaient en commun que richesse et pouvoir. Illusoire tour de Babel. On en était toujours à cette obscure incapacité.

Quand il s'extirpe de la voiture qu'on lui a louée après sa descente d'avion à Malaga, Tirsias se sent nauséux. Il a néanmoins réussi à conduire quelque soixante kilomètres sur la Costa del Sol, entre terres arides, éclats à perte de vue du plastique des serres maraîchères, scintillement implacable de la Méditerranée. Il cherche, GPS à l'appui, l'endroit que le directeur de l'institut lui a indiqué. La route est éclaboussée de soleil, les maisons blanchies à la chaux.

Il arrive à Nerja et trouve la plage Carabeillo. Beaucoup de personnes sont là, en bas de la falaise. Un périmètre de sécurité a été installé. Tous les regards convergent. Un malaise. Grand silence.

Une maison est éventrée là-haut. Plus de façade. Le canapé du rez-de-chaussée ne tient plus que par deux pieds, huit mètres au-dessus de la plage. Au premier étage, la salle de bains se retrouve à nu. La porte bée dans le vide. Une patère tient encore un peignoir qui flotte au vent. Le lit de la chambre de l'autre côté de la cloison est fait. Ça pourrait être aussi chaleureux qu'une maison de poupée, si ce n'était une demeure écorchée à taille réelle. C'est presque inconvenant, cette intimité mise à nu.

Tirsias analyse rapidement la situation, hypothèses géologiques. Ça a eu lieu au cours de la nuit précédente. Rien, pas d'éboulement ni de glissement de terrain, pas d'amas de terre ni de gravats. Pas d'explication possible dans ce domaine.

Il se tourne vers la mer, traîtresse parfois par ses lampées scélérates. Elle lui renvoie un innocent miroitement, à moins qu'elle ne cache bien son jeu. Il se reprend ; rationnellement improbable. Rien ne se produit *ex nihilo*. Aucun tremblement de terre n'a été enregistré : avant de venir, il a jeté un œil sur les relevés sismiques des jours précédents, que les autorités locales lui ont fait parvenir. Et puis la mer et la grève en auraient porté les stigmates, ondes brouillées ou charroi d'objets en flottaison. Lecture faite du compte rendu que le policier lui tend, rien de tel n'a été constaté.

Hypothèse criminelle ? Pas de trace d'explosion, un calme quasiment idyllique dans cette immobilité si nette, malgré cette nouvelle anfractuosité de la falaise.

INSIDIEUSEMENT

Pas de morts, lui certifie le policier qu'on a mis à sa disposition, et qui lui montre le couple de propriétaires plutôt jeunes, mutiques devant le spectacle. Ils ont été interrogés : c'est une maison de rendement locatif de luxe, vide en cette saison.

Ce qui manque là paraît inconcevable. Tout est figé.

Tirsias se rétracte. Ses antennes sont impuissantes. Rien ne répond aux paramètres habituels. Tout le monde le perçoit bien.

Il procède néanmoins à des prélèvements et des relevés qu'il confrontera, après retour et analyses, à ceux du centre géologique local.

REMERCIEMENTS

Avec toute ma tendresse, à mes parents dont le regard aiguisé fut une aide précieuse, à Viviane, Lou et Léonard, pour leur réconfort.

Avec mes remerciements très affectueux à Chris et Danièle, dont la lecture attentive et les échanges ont été si fructueux, à Clémence et Chris pour leurs photographies.

À mes amis.

Merci à Chloé qui a mis Insidieusement en forme, après une dernière et précise relecture.

Toute ma gratitude à Hervé et Nicolas pour l'envie qu'ils ont eue de porter ce texte, pour leurs judicieux retours et leur accompagnement.

COLOPHON

Ce livre a été composé par Chloé Bonnier avec Garamond Premier Pro de Robert Slimbach. Cette famille de caractères réactualise les glyphes dessinés au XVI^e siècle par Claude Garamond. Tout en conservant leur élégance, elle les adapte aux exigences de l'édition contemporaine et les enrichit des possibilités du numérique.

Le caractère de titre est l'Attribute Text de Victor Nübel qui a l'apparence d'une police à espacement fixe, caractéristique des machines à écrire ou du code informatique. Il s'agit en fait d'un « faux monospace » qui associe cette esthétique à des variations de chasse garantissant la proportionnalité typographique du texte.

L'illustration de couverture est un négatif de la première photographie d'un trou noir, Messier 87, capturée en 2019 par l'équipe internationale Event Horizon Telescope. <https://www.eso.org/public/images/eso1907a/>.

Achevé d'imprimer en septembre 2023 par Laballery à Clamecy (58)

Numéro d'impression : 308323

Dépôt légal septembre 2023

ISBN 978-2-37662-069-3

<https://cfeditions.com>

Nathalie Beaudoin

Insidieusement

Des disparitions inexplicables se multiplient aux quatre coins de la planète. Le commissaire Labordure, passionné de littérature, est chargé de l'enquête. Quand des montagnes ou des lieux marins protégés disparaissent, le géologue Tirsias est appelé en renfort. Les recherches piétinent. Même un génie de l'intelligence artificielle se perd en conjectures.

Et si l'écriture, les mythes et la psychanalyse pouvaient nous éclairer? Cassandre, l'écrivaine embauchée par une multinationale nous dit-elle quelque chose de la disparition du texte au profit des bases de données?

Un roman de science-fiction autant qu'un polar étonnant, aux limites du fantastique. Un hommage au langage, au «texte-texture» qui nous relie aux autres et au monde.

 Fiction



9 782376 620693

20€ IMPRIMÉ EN FRANCE
ISBN 978-2-37662-069-3
[HTTPS://CFEDITIONS.COM](https://cfeditions.com)